Bourraoui, Hédi. *Paris berbère*. Ottawa : Vermillon, 2011. 288 p.

« *La mémoire est la faculté d'oublier.* » Jean Grenier

Quand la présence de la mère inonde de son absence, il ne reste plus que l'étouffement du vide. Avortement posthume de l'homme éternellement en devenir qui ne saura ni ne pourra jamais couper le cordon ombilical.

Cette quête essentielle ne s'assouvira véritablement à aucune source. Sur une tapisserie romanesque, littéraire et historique, nous suivons Théophile de Viau dans son accouchement d'homme.

En effet, il se donne une identité grâce à ses lectures. Il s'éduque et se construit aussi bien à travers la vie d'écrivains lus et leurs personnages, qu'à travers toutes les femmes qu'il aimera tout au long de sa vie. Tentative de reconstruction de cette mère idéalisée d'où jaillira sa propre identité. Ainsi, la littérature et l'amour portent en gésine la mère et l'enfant.

Dans ses insomnies, Théo donne naissance à sa mère dans l'imaginaire de ses « faisanes ». Il porte ainsi en lui un écho de Camus, aussi bien dans ses amours tumultueuses que dans ce retour constant vers la mère omniprésente dans son éternelle absence, qui façonne dans le creux-même du manque, l'enfant, l'homme, l'amant, le père, le frère.

Ses frasques, ses choix, ses doutes, ses silences et même ses fuites se confondent avec sa faisanne primale : ses propres origines aussi évidentes que secrètes.

Les femmes aimées sont des allégories de Charlotte, la mère : Ariane, amie-amante-correspondante et confidente de toujours dont la familiarité et l'intimité portent un certain germe d'inceste. Tassadit, l'inconnue, l'étrangère représente aussi bien le voyage, le lointain et l'énigme que les parents restent pour leurs enfants. Enfin, Jacqueline, miroir et canal partant à la fois de et vers la mère retrouvée, est en fait la réplique féminine de Théo. Elle marque l'aboutissement de la quête de toute une vie et du retour vers soi.

Au-delà du personnage central qu'est Théo, l'histoire et la littérature occupent un espace de choix et les chapitres s'emboîtent les uns aux autres tout en restant indépendants les uns des autres, comme des tableaux théâtraux.

Paris Berbère se veut aussi un roman engagé car, non seulement il revisite l'histoire des cinquante-soixante dernières années, il en fait aussi un bilan sans état d'âme et émet au grand jour un manifeste – implicite – sur le traitement d'omission volontaire que la France oppose au

sacrifice des Harkis. Théo, témoin involontaire et atemporel de la guerre d'Algérie, en est aussi bien le bénéficiaire que la victime dans l'essence de sa relation à Tassadit et à leurs enfants.

Il regarde, presque absent, du balcon de son existence, la scène de mai 68 où la France se tord les entrailles. Cet événement aura lui aussi un impact sur sa vie puisqu'il lui permet, au milieu du tumulte général, de rencontrer Tassadit. Non seulement se sent-il à peine concerné par ces événements contemporains ; il ne s'engage jamais. Il préfère se plonger dans le passé, moins belliqueux et qui, selon lui, est davantage porteur d'espoir. Ce manque d'engagement, ce silence se retrouvent aussi dans son propre foyer quand sa femme décide d'appliquer la loi de sa tribu dans son pays d'adoption – la France – où le même acte est sévèrement puni par la loi.

Finalement, Théo vit sa vie par la seule volonté d'une reconstruction mentale. Il déconstruit son présent truffé d'insomnies et d'absences pour reconstruire un futur antérieur : en d'autres termes, le passé de son illustre aïeul et celui de sa mère Charlotte fermentent la construction de son futur.

Le personnage de Théo, sous des dessous vernis d'humanisme cultivé, est en fait un chauviniste – il ne s'en défend pas – représentatif du tableau de la France moyenne contemporaine. Engoncée dans ses infidélités et manquements historiques, elle se retrouve cernée par ceux et celles qu'elle a si longtemps utilisés et impunément floués, alors que ses propres enfants la fuient afin de construire leur futur sous de nouveaux horizons. Recroquevillée sur elle-même, consciente du déclin entamé, elle se console dans les dorures ternies de son passé tout en se refusant de regarder sa réalité sociale en face. Dans les décombres de son inconsistance, de ses excès en « isme », de ses trahisons sordides, de son ingratitude et de ses secrets, elle évite son reflet informe dans les eaux saumâtres de son présent.

Nafée Faïgou